

Extrait n°4 du livre :

Le Contre-Pied

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :
<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Fend l'air

Renobert entendait la bataille mais ne la voyait pas. Par moments des bouffées d'air apportaient l'odeur aigre et grisante de la poudre. Les cuirassiers, alignés botte contre botte et protégés par le talus, attendaient l'ordre de charger. Le combat devait être acharné. Il discernait parfaitement les clameurs et les roulements des tambours de guerre. Les chevaux piaffaient et Beiser peinait à retenir Fend l'air qui s'appuyait sur le mors et ruait par moment. C'était le plus beau coursier de tout l'escadron, nul ne savait d'où il venait mais ce devait être un cheval anglais, saisi sur un champ de bataille après la mort de son cavalier. Il avait du sang et de la hargne. Il était certes un peu léger pour un cheval de cuirassier, mais sa célérité et son adresse compensaient largement le manque de masse. Sa souplesse, son impulsion, sa rapidité de réaction faisaient l'admiration de tous les sabreurs. Beiser en était assez fier ! « Des yeux ! Il a des yeux au bout des sabots ! » Répétait-il après chaque combat.

Renobert aurait aimé que le maréchal-expert lui attribue une telle monture mais c'est Beiser qui avait été désigné. Valmy était aussi un bon cheval, courageux et franc, mais un jour où il avait pu essayer Fend l'air, il avait senti entre ses cuisses toute la puissance animale, il avait été emporté par l'extase d'un galop de rêve. Un cavalier qui n'a jamais monté un tel pur-sang ne pouvait pas concevoir pareil instant de bonheur. Beiser aimait son cheval mais

n'avait pas la main assez légère ! Il le réprimait trop ! Il le mettait trop aux ordres !

Il regarda la file de cuirassiers qui s'étalait sur une centaine de toises. Le capitaine trotta de long en large à la tête de ses hommes. Il paraissait imperturbable mais on devinait des gestes d'impatience. Une estafette arriva enfin, ventre à terre. La charge allait être donnée. Le trompette avait vérifié son embouchure, Beiser avait repris de la rêne, trop ! Fend l'air s'était encapuchonné ! L'Auvergnat marmonnait comme d'habitude une prière, les yeux levés vers le ciel. Renobert retira son gant blanc avec ses dents. Il aimait sentir la poignée de son sabre dans sa main nue, il avait l'impression d'être plus précis dans l'estocade ! Il enfonça les pieds à fond dans les étriers, Valmy comprit et gratta du pied.

Curieusement, le capitaine gravit la pente jusqu'à la ligne de crête avec l'estafette qui lui montrait du bras une direction. Les deux hommes parlaient en se faisant des gestes. Le Lorrain s'énerva.

- Par toutes les catins de Paris ! On charge ou merde ? Il ne reste plus de linceuls ou quoi ? Quand va-t-on saigner ces cochons de Prussiens ?

L'Auvergnat se signa furtivement et Beiser se retourna en rigolant.

- Sûr qu'avec ton bidet, tu devras partir en avance pour arriver quand moi ¹ !

- Ta gueule, le mignon ! On le sait que ton bourrin peut sauter par-dessus des baïonnettes levées !

L'estafette piqua des deux pour repartir à la même vitesse et le capitaine redescendit la pente. Il passa devant ses hommes en tenant une sabretache. Il en sortit une liasse de plis. De sa main gantée tendue verticalement comme un couperet, il désigna dix cuirassiers. Renobert était du nombre ainsi que Beiser. Il les fit avancer d'une foulée puis ordonna de le suivre sur la ligne de crête qui

¹ Vieille expression populaire signifiant : en même temps que moi.

surplombait le champ de bataille. Il désigna du doigt un tertre à environ trois cents toises.

- Il faut porter un message derrière cette colline en traversant les lignes ennemies. A l'appel, vous passerez devant moi pour prendre un pli !

Il regarda les deux armées s'affronter et hocha la tête.

- Il faudra éperonner ! Les Prussiens cèdent mais tiennent encore le terrain.

Il se retourna.

- Sergent Beiser !

Fend l'air caracola devant l'officier. Son cavalier eut quelques difficultés à s'emparer du message puis il s'élança en direction des lignes ennemies. Le train était le bon, rapide et précis. Le coursier évita un détachement de lanciers prussiens surpris, obliqua légèrement pour reprendre le plat. Les foulées étaient amples. Des fantassins s'étaient retournés en épaulant. Dans le vacarme de l'affrontement, Renobert n'entendait pas le crépitement des coups de feu, mais voyait nettement la fumée grise qui s'échappait par bouffées des canons de fusil. Beiser qui s'était penché en avant, glissa lentement de sa selle, tomba lourdement sur le sol en rebondissant sous les pieds de son cheval. Un soldat le cloua sur place d'un coup de baïonnette.

- Genevois !

Fend l'air, rênes et étriers flottants, retourna vers son cavalier à terre, un Prussien essaya de le saisir au mors mais le cheval releva brusquement la tête et revint au grand galop vers son point de départ.

- Simon !

Il gravissait la pente juste sous la crête par bonds successifs, il n'était plus qu'à une centaine de pas quand il se cabra, il perdit l'équilibre et roula jusqu'au pied de la pente. Il se débattit en hennissant. Il essaya de se lever mais restait assis à la manière d'un chien.

- Pasquier !

Il tenta encore de se redresser en regardant sa croupe qui semblait paralysée. C'est à ce moment que Renobert vit le sang luire sur son dos, juste derrière la selle. Le coursier fit un effort en relevant le garrot mais il bascula en avant. Il rampa sur l'avant-main quelques pas. Il hennit de nouveau, les naseaux dilatés. Ses yeux roulaient un regard d'incompréhension. Il soufflait de plus en plus fort. Il se coucha sur le côté, ses flancs se gonflaient par spasmes de moins en moins réguliers. Il allait enfin mourir.

- Chevrier !

Il vivait encore ! Fend l'air souleva la tête, l'encolure, puis le poitrail. La croupe ne suivait pas et gisait sur le terrain. Il tenta encore de se relever mais son corps désarticulé pivotait autour des reins. Renobert ne pouvait détacher son regard de cette vision horrible. Les hennissements de douleur lui lessivaient le cerveau. Dans un dernier effort, le fier coursier s'écroula enfin.

- Froissard !

Les fantassins prussiens, le genou à terre, comme à l'exercice, attendaient une nouvelle cible. Devant eux les cuirasses de leurs victimes brillaient au soleil et derrière eux des hommes rechargeaient leur fusil. Un officier ennemi ordonna le feu en voyant arriver Froissard. Le capitaine jura entre ses dents : après un soubresaut, le cavalier s'affala sur l'encolure de son cheval et glissa lentement de la selle mais une botte était restée coincée dans l'étrier et le corps désarticulé passa sous les sabots du coursier emballé. A chaque foulée le cadavre se dépouillait de son casque, de sa cuirasse puis de lambeaux d'uniforme.

- Parmentier !

Fend l'air, après un sursaut convulsif, s'était de nouveau redressé. Renobert distinguait le pelage luisant de sueur et les yeux fous qui semblaient l'implorer d'abrégier ses souffrances. Il saisit son pistolet dans sa fonte, arma le chien et tendit le bras. Il tremblait et les larmes brouillaient sa vision, il respira le plus profondément possible et visa l'oreille. A la détonation, le sang jaillirait et Fend l'air serait enfin soulagé. Renobert offrirait la mort comme ultime

cadeau au cheval qu'il avait le plus adulé. Il allait appuyer sur la détente quand le capitaine posa son sabre sur le canon du pistolet.

- Laisse ! Ça va être à toi ! Tu auras peut-être besoin d'une balle.

Il regarda Parmentier s'écrouler et cria :

- Sergent Loyer !

A son nom, le cuirassier, sabre au clair, saisit le pli et éperonna. Valmy franchit la crête d'un bond. Renobert tira sur la rêne pour contourner Fend l'air à main gauche. Arrivé à portée de lame, il lui trancha la gorge et se retourna rapidement pour voir le cheval blessé enfin s'effondrer. Il tenta de reprendre sa trajectoire en tirant sur la bride mais sa monture glissa sur l'herbe mouillée par la rosée. Valmy réussit à se rééquilibrer et amorça une volte en bousculant les fantassins qui rechargeaient leur fusil. L'effet de surprise désorganisa les tireurs qui se retournèrent en épaulant sans oser faire feu dans la mêlée. Un soldat lança son arme dans sa direction et Renobert sentit la morsure de la baïonnette sur sa cuisse. Valmy affolé, s'emballa et galopa par miracle dans la bonne direction.

Juste devant lui, un lancier tenta de couper sa ligne de fuite en galopant à sa rencontre. Renobert saisit son pistolet et tira à brûle-bourre. Les balles sifflaient et levaient des mottes de terre autour de lui et presque sous les pieds du cheval. Le tertre n'était plus qu'à une centaine de toises. Même si sa monture était frappée, Renobert pouvait porter le message en courant.

Il reprit les rênes pour obliquer derrière un pli de terrain et se jeta sur un bataillon de grenadiers en embuscade. Sous l'effet de la surprise, Valmy se cabra, tournoya sur les jarrets et son cavalier eut juste le temps de s'agripper à la crinière. Tout tournait autour de lui, il ne voyait que les baïonnettes dressées comme des épis de blé. La foule s'écarta et le cheval retomba sur ses fers. Il reprit sa course effrénée et hennit en voyant apparaître un premier détachement de dragons. Il passa devant eux, ventre à terre. Les cavaliers tendirent le bras vers un monticule qui dominait la plaine. Renobert aperçut un groupe de cavaliers penchés sur une carte, il galopa vers eux.

C'était lui ! C'était bien lui ! Il reconnut Murat, il l'avait vu à Marengo, les habits criblés de balles, le maréchal demi-dieu le regardait progresser entre les escadrons. Un aide de camp trotta dans sa direction, le salua, se saisit du pli et retourna, bride abattue, vers le poste de commandement pour lire le message. Le génie de la guerre écoutait les ordres avec un visage grave. Il leva son sabre à lame recourbée et toutes les sonneries de cavaleries éclatèrent en même temps. On entendit comme un murmure sourd, comme une prière puis des milliers de poitrines entonnèrent le chant des Marseillais. Renobert en frissonna. Les chevaux piaffaient d'impatience et les hommes resserraient leur jugulaire.

Un colonel se serra contre un porte-étendard et lui désigna une place à côté de lui, en première ligne. La charge allait être donnée. Dans le cliquetis des sabres, l'immense rangée de dragons galopa vers la ligne de crête puis déferla sur le plateau. Une clameur d'exaltation avait remplacé le chant patriotique. Les cris, les trépidations, le martèlement des sabots, les lames luisantes levées vers le ciel attisaient cette ivresse du combat qu'il avait ressentie pour la première fois à Valmy. Il entendit un trompette sonner la charge et la deuxième vague de dragons se rua à la suite, puis une troisième... Une vague toutes les vingt toises comme à l'entraînement ! Renobert vit sur sa gauche le sixième corps de Ney, le sien, fondre et enfoncer les lignes ennemies. Les Prussiens surpris et débordés de toutes parts tentaient de résister en canonnant à bout portant mais la charge fut tellement rapide qu'ils furent submergés sans pouvoir protéger leurs batteries. Un artilleur, avec pour seule arme son tison levé, s'écroula la gorge tranchée sur un affût de canon sans pouvoir allumer la mèche de la bouche à feu. Des lanciers en déroute se regroupèrent pour faire front mais ils furent massacrés sans même ralentir la progression infernale que rien ne pouvait arrêter. Les fantassins paniqués se couchaient sur le sol en tenant leur casque à deux mains. Les armées de Ney et de Murat se rejoignirent en cisaille pour enfermer les troupes délabrées de

Hohenlohe, celui qui affirmait n'avoir nul besoin de sabres mais de gourdins pour combattre ces chiens de Français.

A midi, la bataille était finie et les fuyards furent poursuivis jusqu'à Weimar.

L'épopée napoléonienne continuait et rien ne pourrait l'arrêter.

C'est en descendant de cheval au bivouac qu'il sentit une vive douleur à la cuisse droite. Sa culotte était raide comme un parchemin et noire de sang séché. Il fit le tour de Valmy en boitant. Son cheval n'était pas blessé, il saignait simplement des naseaux. C'était un sang clair, muqueux, du sang d'effort. Renobert ne s'en inquiéta pas mais lui couvrit les reins de son manteau. Il pensa à Fend l'air, il revit son regard suppliant et sa gorge se noua. Le capitaine faisait l'appel en passant d'un feu à l'autre.

- Sergent Layer !

- Présent !

L'officier sursauta de surprise.

- Tu n'es pas mort ?

Renobert éclata de rire et répliqua en montrant sa blessure.

- Un petit peu, juste un petit peu ! On a perdu beaucoup d'hommes ?

- Non ! Six mille pour la grande armée et pour notre escadron vingt jusqu'à présent, mais les Prussiens ont dérouillé ! Ils ont perdu quarante-neuf généraux, quarante drapeaux, cent-douze canons et douze mille hommes. C'est le colonel qui me l'a dit. L'Empereur est content. On aura du pinard à s'en faire péter la sous-ventrière. Caporal Ruffieux !

C'est le Breton qui répondit :

- Sabré ! Juste à côté de moi ! Il a juste eu le temps de me dire avant de mourir qu'il me laissait sa ration de gnole.

Des rires fusèrent, le capitaine haussa les épaules.

- Tarrin !

Il répéta :

- Tarrin ! Pierre Tarrin !

Personne ne répondit.

- Je le signale mort ! Si vous le voyez, dites-lui de venir me voir.

Le Breton était en verve.

- Même s'il est vivant ?

Le capitaine sembla ne pas entendre et compta sur ses doigts.

- Vingt-deux ! Au fait ! Sergent Layer, je devrais te foutre cinq jours pour m'avoir désobéi ! Quelle mouche t'a piqué pour faire un détour et achever un cheval ? Tu as de la chance que j'aie besoin de braves comme toi ! Je fais prévenir le major pour ta cuisse.

Renobert avait du mal à rester debout. Il ordonna de servir le foin et l'avoine à Valmy et se coucha devant le feu. La chaleur calma la douleur lancinante et son membre ne trembla plus.

Les soldats autour de lui se levèrent comme un seul homme, ils venaient de voir la cantinière et sa fille pousser leur chariot vers le bivouac. L'Auvergnat jubilait en tendant son quart.

- Double ration pour les braves ! C'est le tondu qui l'a dit !

Elle haussa les épaules.

- T'es pas un brave, t'es qu'un j'en foutre. Si t'étais si brave, tu serais déjà mort !

Elle sembla ignorer le quémendeur, vit la cuisse de Renobert et se pencha sur lui en décrétant.

- C'est le sergent qu'aura double ration !

Elle plongea un gobelet dans le tonneau d'eau de vie et le versa sur la tache de sang qui perlait sur la culotte. Renobert grimaça.

- Ça te fera du bien et chassera les humeurs.

Elle serra les cuisses et se retourna en assénant un coup de louche sur la tête de l'Auvergnat qui avait glissé son bras jusqu'à l'épaule sous ses jupes.

- Pas de ça maraud ! C'est pas de la venaison pour toi !

- Je voulais voir si tu avais une culotte fendue, on dit que tu pisses tout debout !

- Sûr ! Tu crois que c'est facile de se déculotter à la sauvette devant cent milles branleurs !

Les cuirassiers se tordaient de rire, elle était gentille Marie, elle avait toujours la réplique. Elle avait été belle avant d'être édentée et défigurée par un coup de sabot.

- Et ta fille, elle a aussi une culotte fendue ?

- Pas touche, nigaud ! Elle n'a que quatorze ans !

- A cet âge, tu n'avais pas attendu pour te faire défoncer le cul !

Les rires fusaient de toute part, le Breton s'étouffait dans le nuage de fumée de sa pipe en terre.

- Non, monsieur ! J'ai perdu mon chapeau de gendarme qu'à seize ans et ce n'était pas avec un soudard comme toi ! Un vicomte ! Oui, Monsieur ! C'était avec un beau vicomte !

Elle leva les yeux au ciel pour mieux se remémorer l'instant magique.

- Il était beau ! Il sentait bon comme un bouquet de fleurs ! Je gardais les vaches et il chassait les cailles ! Il m'a montré la chaîne d'or qu'il portait au cou. Il m'a dit « Elle est à toi si je peux la fermer autour de ta taille. »

Les soldats se gaussaient, se poussaient du coude et haussaient les sourcils en regardant les rondeurs de poulinière de la Marie.

- Il a glissé son collier sous mes jupes, je n'ai rien dit, il m'a embrassé tendrement dans le cou et...

La cantinière se tut. L'Auvergnat insista :

- Et ?

- Ça ne te regarde pas ! Quand je pense que c'est un soudard comme toi qui lui a crevé la panse à Valmy, j'en rogne !

- A Valmy ?

- Oui, Monsieur ! A Valmy !

- C'est pas moi qui l'ai percé ton sang-bleu ! J'y étais pas, j'étais trop jeune. C'est p't-être le sergent Layer, y était lui !

Le Breton toussa, se racla la gorge et se gaussa.

- Il n'a pas fait long feu, ton ci-devant ! A la première bataille, il était déjà mort ! Un rapide ! S'il a mis autant de temps pour jeter sa semence que pour mourir, t'as sûrement rien senti !

Marie, pensive, ne répondit pas et remplit les quarts d'eau de vie. Elle était triste. Elle poussa sa charrette en lançant :

- Tiens ! V'là votre Dieu vivant !

Des milliers de soldats se levèrent les uns après les autres. Renobert replia lentement sa jambe, il se hissa debout en s'appuyant sur son fourreau de sabre.

Oui ! C'était lui ! C'était l'Empereur. C'était le roi des rois sur son cheval arabe, blanc comme neige. C'était lui en capote grise, entouré d'uniformes chamarrés. Il passait au pas entre chaque feu du bivouac. Des hommes lui touchaient les bottes ou le tapis de selle, il souriait, il parlait mais dans la cohue personne ne pouvait entendre ses paroles. Il s'approcha et Renobert reconnut les maréchaux à ses côtés. Il marchait toujours et passa à cinq toises de lui. Ney leva la main et pointa le doigt dans sa direction, Murat s'était penché vers Napoléon en hochant la tête. L'Empereur l'avait vu ! Le regard de l'aigle s'était posé sur le sergent Layer ! Il l'avait peut-être observé dans sa longue vue quand il traversait les lignes prussiennes pour porter l'ordre de charger ! Il allait le féliciter ! Il s'avançait toujours droit sur lui en souriant, il allait lui parler.

Des jurons et des cris de protestations fusèrent brusquement. Une estafette au plein galop passait entre les feux en bousculant la foule en délire. Le cavalier écartait les gêneurs à coups de bottes ou avec son fourreau de sabre. Il criait :

- Faites place ! Une dépêche pour l'Empereur ! Serrez-vous !

Il sauta par-dessus le feu et tendit un pli à l'Empereur qui déplia la lettre, lut, sourit et fit signe à l'estafette de repartir. Il s'inclina vers Murat pour lui parler et tourna bride vers le poste de commandement.

Renobert ne tenait plus sur ses jambes, il ne savait pas si c'était l'émotion ou la douleur qui le faisait vaciller. Il reprit sa place en s'allongeant devant le feu. Le ch'ti² bourguignon courait vers lui.

² Petit ou jeune en patois bourguignon.

- Sergent ! Le major n'a pas le temps de voir votre cuisse, il ampute à tour de bras. Il m'a donné une topette d'esprit de vin. Il faut remplir le trou de baïonnette et attendre demain.

Il réfléchit quelques secondes et se frappa les mains.

- Il a aussi dit d'enlever vos bottes à cause des humeurs. Ça va gonfler et il faudra les couper. C'est bien vrai que vous étiez à Valmy ?

- Oui ! Va regarder mon cheval, découvre-le s'il a trop chaud !

- J'y cours, vous raconterez ?

- Promis, juré !

La chaleur du feu engourdissait sa cuisse, il n'avait plus de lancée, il ne sentait que les pulsions de son sang. Que dire à ce jeune cuirassier imberbe aux cheveux aplatis par le casque ? Pouvait-il lui dire qu'il s'était engagé pour refouler les Prussiens et qu'il s'était battu contre des Français ? Peut-être contre son père ? Le marquis de Villers était là, en face de lui ! Il ne l'avait pas vu mais Joséphine lui avait dit ! Aurait-il osé croiser le fer avec lui ?

L'Auvergnat était revenu avec un baril d'eau de vie.

- T'as mal ?

- Non ! Ça va mieux !

- Au fait, c'est comment le nom de la bataille ?

- Je ne sais pas mais en attelant Valmy à un canon pendant la montée, j'ai vu une pancarte. Il était marqué Jena.

- Tu sais lire ? T'as été à l'école ?

- Oui ! Je sais lire et même écrire ! Mais ça sert à rien ! Verse-moi encore de la gnole ! Je voudrais oublier.

- Tu es triste pour Beiser ?

- Pour Fend l'air et pour Beiser aussi.

L'Auvergnat le regarda, la bouche béante.

- Pour Fend l'air ?

Renobert ne répondit pas. Pouvait-il faire comprendre à ce brave sabreur que sans les chevaux la grande armée ne serait pas ? Que les peuples conquérants ne seraient qu'un ramassis de bergers

pacifiques ? Que Fend l'air ne serait demain qu'un cadavre gonflé
abandonné aux loups et aux corbeaux ?